

***PATHOLOGIE ET MÉTAPHORES DE
L'ESPACE : BINSWANGER ET LA
PHÉNOMÉNOLOGIE***

François DE GANDT
Université Lille 3

PATHOLOGIE ET METAPHORES DE L'ESPACE : BINSWANGER ET LA PHÉNOMÉNOLOGIE.

François De Gandt

Qui est Binswanger ?

Ludwig Binswanger est un psychiatre suisse de langue allemande, tout entier dévoué à sa clinique et aux patients souvent lourdement atteints qui venaient y vivre. Il avait des méthodes de soins très diversifiées et très inventives, qui ont anticipé les tentatives plus récentes de la psychiatrie institutionnelle. Son lieu, son outil, c'est la clinique créée par son grand-père et reprise par son père (auquel il a succédé très jeune en 1910). La clinique Bellevue était située en Suisse, à Kreuzlingen, près de la frontière allemande et du lac de Constance (elle a disparu en 1984 après de graves difficultés financières). Plutôt qu'une clinique, c'était un grand parc avec des pavillons très individualisés, d'une architecture différente et parfois assez fantaisiste. La plupart des malades avaient leurs cures de sommeil, leurs séances d'entretiens, et on y utilisa les premiers médicaments, mais on y pratiquait aussi toutes sortes d'activités : sport, musique, théâtre, jardinage, excursions, jeux, exercice du dessin ou de la sculpture, fête collectives dans la clinique. On invitait Serge Lifar pour tenter de faire sortir Nijinski de sa torpeur mortelle, on encourageait Kirchner à reprendre la gravure. Binswanger a passé là toute sa vie, depuis sa prime enfance, dans ce monde de la maladie mentale, une vie de médecin, fils et petit-fils de médecin, père de médecin.

Mais Ludwig Binswanger est aussi un théoricien, qui a élaboré une œuvre écrite, prononcé des conférences, proposé des livres de synthèse et des études de cas, en construisant peu à peu une oeuvre forte. Cela s'est fait dans un compagnonnage paradoxal, à la fois avec Freud et avec les phénoménologues. Il a entretenu un lien d'amitié avec Freud, à partir de 1907, malgré leur désaccord sur bien des points et nonobstant la proximité avec Jung, qui avait été son patron en psychiatrie. Parmi les phénoménologues il a lu et discuté Husserl, puis il a découvert Heidegger avec enthousiasme en 1927, et son travail d'analyse phénoménologique a été influencé par d'autres présentations de la phénoménologie comme celle de Szilasi. Il se nourrissait aussi de littérature et de philosophie classique (Héraclite, Platon ou Hegel), et il se considérait comme le partenaire de travail d'autres théoriciens comme Jaspers, Minkowski, Gebattel, Straus, et bien d'autres.

L'alpiniste coincé.

Ludwig Binswanger a une très belle définition du malade mental : c'est quelqu'un qui est « verstiegen ». Le mot est très fort et riche de connotations, presque intraduisible. Steigen c'est monter, grimper, escalader, sich versteigen c'est s'égarer en grim pant, se fourvoyer sur la paroi. L'alpiniste verstiegen est bloqué, il ne peut plus ni monter ni descendre et il est si haut, dans une passe si dangereuse, que personne ne peut le rejoindre. Le mot verstiegen a aussi en allemand un sens métaphorique, par exemple pour un savant qui est allé trop loin dans des théories échevelées, on dira que ses constructions théoriques sont « verstiegen », et que désormais plus personne ne peut le suivre, même s'il ne s'en est pas aperçu, il est devenu inaccessible à la critique, trop seul et trop bizarre. (Binswanger préfère prendre l'exemple d'un personnage du théâtre d'Ibsen, Solness le constructeur, qui a construit trop haut et a perdu la mesure.)

En somme le malade est allé trop haut, il est devenu trop solitaire, il a perdu la fraternité commune, il a perdu la juste proportion entre la base et la verticalité. Le risque que l'on n'évoque pas directement, c'est la chute dans le vide, bien sûr, par maladresse ou par désespoir.

Ce serait difficile de trouver un seul mot français pour rendre verstiegen ou Verstieg enheit. Kuhn et Maldiney proposent « égarement dans l'escalade », Binswanger lui-même (*Introduction à l'analyse existentielle*, p. 37) a demandé qu'on traduise par « présomption », mais c'est une traduction qui a beaucoup d'inconvénients, je le montrerai si j'ai le temps. (Le mot est malheureux, en premier lieu parce que présomption connote une attitude morale, voisine de l'hybris, alors que la Verstieg enheit est plutôt un état, une situation où l'on se trouve – (voir L. . De Vooght, in « La direction de sens dans l'œuvre d'Ibsen et l'analyse de la présomption chez Binswanger », *L'art du comprendre*, n°8, février 1999, p. 35). D'autre part il vaut mieux réserver « présomption » pour traduire Präsumption de Husserl, tel que B. lui-même l'utilise beaucoup plus tard dans *Manie et mélancolie* p. 22 et 49, et qui d'une certaine manière indique l'inverse de la Verstieg enheit, puisque la Präsumption est une ouverture vers l'avant, vers l'avenir.)

Nous sommes donc d'emblée dans le registre de la métaphore spatiale. L'existence humaine commune est une sorte d'ascension, d'escalade, nous sommes tous des grimpeurs qui risquons de nous fourvoyer dans la solitude et la témérité. Nous nous élançons avec enthousiasme pour réussir, vers les hauteurs de la vie, et ça ne réussit pas toujours.

Des questions naissent, à propos de ces manières audacieusement métaphoriques de parler : Quel sens cela a-t-il de parler de verticalité pour la vie humaine en général ? De quelle sorte d'assise ou de base ou de fondement s'agit-il ici ?

Si l'on admet que le malade est un grimpeur coincé, que peut-on faire pour lui, que peut le thérapeute ? Le thérapeute est un frère et un professionnel, à la fois assez fraternel et en même temps assez malin pour monter aux côtés du grimpeur maladroit et lui indiquer doucement les prises accessibles sur la paroi près de lui.

Binswanger nomme cela repossibiliser (*wiederermöglichen*). (Voir par ex. *Introduction à l'analyse existentielle*, p. 153 : « retour à un chemin nouveau à partir d'un chemin historiquement impraticable »)

Si tel est le but poursuivi par le soignant, cela donne une coloration particulière à la théorie.

Les textes de Binswanger ne donnent pas d'explication causale, pas même une méthode pour guérir (un peu scandaleux ; mais que signifie guérir pour un grand psychotique ? cicatriser, apprendre à vivre avec). Redonner des possibles ; le malade est coincé, il ne voit plus comment avancer, dans quelle direction une vie serait possible.

Dans un registre cynique ou humoristique on pourrait dire que la théorie, tout l'appareil des descriptions phénoménologiques et existentielles, sont seulement des outils parmi d'autres pour élargir la panoplie du thérapeute, de même qu'on essaie le sport ou le théâtre pour réveiller, réouvrir une vie morte, de même les analyses philosophiques peuvent, pourquoi pas, créer un interstice de liberté et de jeu qui rendra de la mobilité vitale, qui « repossibilisera » le malade figé dans une forme de vie.

Redonner des possibles, cela suppose aussi de comprendre le statut du possible dans l'expérience humaine. L'enchaînement de l'expérience est un jeu avec des possibles. C'est ce que Heidegger puis Husserl ont enseigné à Binswanger.

Une oeuvre difficile d'accès.

Quelle a été la diffusion de son œuvre ?

Lorsque Michel Foucault est venu avec son amie Jacqueline Verdeaux, pour rencontrer personnellement Binswanger et lui proposer de traduire un texte de lui, afin de le faire connaître, Binswanger a tendu à Foucault le petit opuscule de 1930 « *Le rêve et l'existence* ». On peut donc supposer que c'est un texte auquel B. tenait beaucoup et qu'il jugeait exemplaire de son travail. Pour notre thématique de l'espace c'est un exposé très intéressant, mais il m'a semblé que ce n'est pas par là qu'il fallait commencer. (D'ailleurs Michel Foucault n'a pas continué, après avoir donné une préface très longue, presque démesurée et mal reliée au texte de Binswanger; c'est comme si Binswanger était sorti de son horizon personnel.)

Depuis cette date, la diffusion des textes de Binswanger a progressé, mais très incomplètement et dans un grand désordre. Quelques psychiatres et penseurs ont repris ses idées dans leur propre trajectoire, comme Pankow, Maldiney, Fédida, Schotte.

Pour ma part, j'ai rencontré Binswanger il y a peu d'années dans ma propre lecture de Husserl, comme un compagnon de route particulièrement pénétrant, subtil et riche d'humanité. Je me suis aperçu qu'il avait vu clairement les enjeux et les articulations de plusieurs thèmes essentiels de Husserl, comme l'intersubjectivité, la présomption anticipante, la croyance foncière au monde comme sol, etc.

Ici nous discutons de l'espace : et sur ce point aussi Binswanger m'a semblé pouvoir prolonger ce que Husserl m'a appris. Dans l'étude de l'espace la leçon de Husserl à mes yeux était d'abord une leçon de « démathématisation » En suivant Husserl, depuis ses premières recherches sur les géométries non-euclidiennes jusqu'à la constitution de l'espace vécu, à travers le corps propre, l'imaginaire et l'intersubjectivité, on accepte progressivement de démathématiser l'espace (voir F. De Gandt, *Husserl et Galilée*, Vrin 2004, p.155-166).

Dès lors qu'on a accepté de considérer les kinesthèses ou la présence d'autrui comme les éléments fondateurs de la spatialité, où doit s'arrêter la prise en compte de la globalité de l'expérience humaine (ou de l'expérience transcendantale pour les phénoménologues) dans la description essentielle de la spatialité ? Si l'on a accepté de passer de l'espace euclidien prétendu objectif à l'espace des mouvements et du corps propre, pourquoi ne pas essayer le pas suivant avec Binswanger, en affrontant le risque d'un manque apparent de rigueur, le risque du discours métaphorique ? Et il faudra se demander ce qu'est au juste une métaphore.

Lisons donc Binswanger. Il s'agit d'une œuvre difficile d'accès, pour plusieurs raisons. La première raison est la très grande dispersion des textes, dont la plupart sont épuisés en allemand (une édition complète semble être en préparation par les soins de Roland Kuhn) ; les traductions françaises se sont échelonnées en désordre, avec la production de recueils plus ou moins thématiques (les liens avec Freud, ou l'analyse existentielle). On commence à disposer en français d'un éventail assez large d'ouvrages de Binswanger, mais les deux livres les plus systématiques (*Einführung in die Probleme der allgemeinen Psychologie* de 1922 et *Grundformen und Erkenntnis menschlichen Daseins* de 1942) ne sont toujours pas traduits.

La deuxième raison est la grande inhomogénéité de ton et de style des textes de Binswanger : on passe parfois assez brutalement de vignettes cliniques détaillées et patientes, décrivant des histoires de malades et commentant des points particuliers, à des paragraphes tout à coup très généraux, presque oraculaires ou au moins riches de fulgurations philosophiques, et le lecteur doit renouer le fil entre les singularités de la conduite de tel malade et une affirmation poétique ou péremptoire de Héraclite, Pascal, Husserl ou Heidegger. Dans les textes courts, il faut prendre garde aux conditions de la rédaction, selon qu'il s'agit de rapports à des congrès de psychiatres ou de commentaires littéraires et existentiels sur un personnage ou un fragment poétique.

La troisième raison qui rend Binswanger difficile à lire, une raison qui nous occupera plus au long tout à l'heure, est l'évolution de Binswanger dans son rapport à la phénoménologie. Pour lire correctement un texte de Ludwig Binswanger, il faut parvenir à le situer dans une trajectoire intellectuelle et personnelle qui va de 1906 à 1966.

Il y a avantage à distinguer trois étapes pour simplifier :

1920 : la phénoménologie en général comme outil pour les psychologues (exemple : adresse à la Société suisse de psychiatrie en 1922 : « De la phénoménologie »)

1930 : découverte de Heidegger (Fuite des idées, manie comme forme d'existence)

1960 : retour à Husserl (Manie et mélancolie, Délire).

Dans les derniers textes, on constate une sorte de tournant de Binswanger, ou de retour, de Heidegger à Husserl, de ce qu'il appelle la Daseinstruktur à l'Erfahrungstruktur.

Les textes sur lesquels nous nous appuyons datent de la période médiane :

Le problème de l'espace, La fuite des idées, Rêve et existence.

Topographie élémentaire de l'orientation : point-zéro, champs, mouvements.

On peut prendre pour guide, avec certaines précautions, un rapport que Binswanger a présenté à un Congrès en 1932 *Le problème de l'espace en psychopathologie*, trad. C. Gros-Azorin, Presses Univ. du Mirail, 1998. Binswanger y discute de contributions récentes et il propose chemin faisant une étude assez systématique des dimensions spatiales de la pathologie et de l'expérience commune

Binswanger dans les premières pages s'emploie à décrire une gradation, depuis l'espace vécu, avec des formes que B. appelle pré-spatiales, jusqu'à l'espace homogène des sciences.

La préoccupation première est clinique ou psychopathologique, il s'agit d'analyser des dysfonctionnements dans l'expérience de l'espace et dans les comportements spatiaux, par exemple diverses formes de désorientation. Cela implique de s'arrêter sur quelques expériences ou données primitives comme la direction, la position, le mouvement, la proximité (ces catégories sont indiquées p. 79).

On voudrait se tenir au plus près des différentes expériences spatiales des malades. Pour caractériser la sorte de travail qu'il faut effectuer, on voudrait parvenir à distinguer plusieurs formes d'appauvrissement de l'espace, par exemple la carence en espace du paralytique et la carence en espace du schizophrène (p.78).

Dans une telle enquête il faut procéder à une mise entre parenthèses préalable de l'espace objectif. Cela revient à dire que le point de vue phénoménologique est indispensable, selon les indications méthodologiques de Husserl et de son école (mais Binswanger cite ici aussi bien un texte de Cassirer qui va dans le même sens ; p. 48 : « L'espace ne possède pas une structure simplement donnée, établie une fois pour toutes ; mais plutôt il acquiert cette structure grâce au contexte général de sens, à l'intérieur duquel son édification se réalise. La fonction de sens est le moment primaire et déterminant, la structure de l'espace le moment secondaire et dépendant. »)

Comment l'espace part du corps vivant, de ses fonctions, de ses mouvements.

L'élément premier est l'ici du corps vivant ou corps propre (Leib), centre absolu, point zéro de l'orientation (Husserl (*Chose et espace*, etc.), via Oskar Becker (« Beiträge zur

Begründung der Geometrie und ihrer physikalischen Anwendungen », 1923 in *Jahrbuch der phil. u. phän. Forschungen*) :

« L'espace orienté ne signifie rien d'autre que le fait que le « je », par la médiation de son corps propre (Leib), forme un centre d'orientation absolu, l'ici absolu, autour duquel le « monde » en tant que monde ambiant se constitue » (p. 61)

L'espace homogène et objectif de la géométrie (ou déjà de la vie commune) est une modification de cet espace autocentré : pour accéder à cet espace homogène, il faut que je sois capable de me représenter à la place d'autrui, de fictivement me mettre là où je ne suis pas. L'ici et le là se relativisent, il n'y a plus de point origine privilégié. Cet espace est dans certains cas déjà nécessaire à des mouvements simples : que se passera-t-il si j'effectue tel mouvement ? Je serai alors ailleurs qu'ici, et cet ailleurs sera un nouvel ici. L'espace homogène inclut une dimension de fiction et d'intersubjectivité, comme Husserl y a insisté : L'homogénéisation de l'espace suppose que « je sois capable de me mettre, au sens le plus littéral, à la place d'un autre. »(p. 54 , voir Husserl Méd. Cart.§ 53)

Pour rendre compte de l'expérience de l'espace, il faut d'abord désintriquer les différents espaces des champs sensoriels distincts : visuel, tactile, auditif. Une question par exemple : y a-t-il un espace du toucher ? B. répond tout à fait par l'affirmative. On peut par exemple traiter cette question en étudiant les modes de suppléance dans le comportement des aveugles.

Le mouvement introduit un élément nouveau et décisif dans l'élaboration de l'espace. On peut parler d'un espace des mouvements, ou plutôt d'une pluralité d'espaces de mouvements. Les cas d'apraxie invitent à considérer le lien entre espace et action : « à chaque mouvement ayant pour but une réalisation déterminée appartient un espace externe tout à fait déterminé qui lui est ajusté et dans lequel la réalisation prend place. »(p.60)

Si l'on considère non une action à effectuer, mais la motricité variable des différentes parties du corps, il doit s'effectuer un ajustement des espaces particuliers des différents mouvements possibles. Binswanger parle de « Couplage de multiplicités ». Le terme vient de Husserl, via Becker sans doute : le mot multiplicité (*Mannigfaltigkeit*), emprunté aux mathématiques de l'époque (Gauss, Riemann, Cantor), désigne un arrangement de variations en plusieurs dimensions, chaque variation pouvant parcourir des degrés ou des positions ponctuelles, et se combinant avec les autres variations concomitantes. Ici cela signifie qu'un

mouvement ou une possibilité de mouvement se règle sur une série de positions possibles, continues ou discrètes, avec des points zéros et des amplitudes variables d'étendue (le bras peut aller jusque là, la tête peut pivoter de telle manière, etc.) et qu'il se compose avec les variations induites par les autres mouvements possibles (voir Husserl, *Chose et espace*, dont le texte a été publié très tard, mais que Binswanger pouvait connaître puisqu'il s'agit d'un cours de 1907 ; O. Becker a repris et diffusé en 1923 ces travaux de Husserl.)

Au sein des mouvements se pose le problème de la stabilité et de l'assise, ce que Binswanger nomme l'ancrage psychique (p. 56 ; mais la notion d'ancrage a des dimensions bien plus vastes, comme il l'indique déjà ici en passant p. 52-53: plus loin il sera question du « foyer » et du « séjour » , Heimat et Aufenthalt, et du problème que cela représente pour un maniaque par exemple). Nous reviendrons sur cette notion d'ancrage.

La recherche d'une assise est essentielle pour la préparation d'un geste par exemple (on évoque ici un malade qui se prépare à écrire et a besoin d'ancrer ses gestes sur une surface stable par rapport à la verticalité de son corps, par rapport à la mobilité de ses mains et de son buste, et par rapport à ses yeux). L'homme en bonne santé fait spontanément un lien entre l'espace ambiant optiquement fondé et l'espace kinesthétiquement fondé (p. 57). Pourtant ce sont des espaces différents. Le premier, l'espace optique, est-il plus stable et indépendant du comportement du corps ? On pourrait le croire. Pourtant des variations de stimuli optiques peuvent créer un vertige optique qui peut aller jusqu'à l'angoisse, ce qui montre que le sentiment de sécurité vitale est lié à des limites fonctionnelles.

Un malade peut même vivre dans plusieurs espaces orientés découplés, le haut et le bas ayant par exemple un sens kinesthésique mais plus de sens optique.(p.58) Si le malade ferme les yeux, le haut est simplement sa propre tête, et s'il se remet à voir, il corrige. Les points de repère premiers sont uniquement ceux de son propre corps, comme sa tête et ce qui pourrait la prolonger. Faut-il dire alors, demande Binswanger, que l'espace optique est plus objectif et plus réel ? Chacun des deux espaces est réel tant qu'il y séjourne.(p.59)

Enfin Binswanger insiste sur la complexité des modes de la désorientation en pathologie.(p. 75 qui résume les esquisses des pages précédentes) et émet les plus graves réserves au sujet d'un prétendu sens spatial spécifique (p. 75-76). Il est nécessaire de renoncer à la distinction de fonctions séparées et inaltérables, qui fonctionneraient indépendamment. Il faut à chaque fois se demander comment l'organisme répond à une tâche déterminée dans une situation déterminée ? C'est la structure d'ensemble de l'organisme qui est en jeu, et pour désigner cette globalité Binswanger n'hésite pas à parler de « mode d'être du Dasein » (p. 76).

Cette mention du Dasein est l'annonce d'un tournant dans l'étude de 1932 : le passage à l'espace de la Stimmung (espace thymique) qui va nous occuper dans ce qui suit.

Mais avant de quitter cette topographie élémentaire de l'espace vécu (position, orientation, distance, assise), faisons place à une remarque critique. Binswanger semble ignorer tout ce qui concerne le corps comme contenant, comme espace intérieur, séparé de l'extérieur par une membrane, avec une surface et des orifices. Mon corps n'est pas seulement un ici absolu d'orientation, ou un système de sensations et de mouvements, c'est aussi un volume, un espace délimité, distinct du monde ambiant. Un certain nombre des questions et angoisses de la psychose ont à voir avec cette réalité spatiale énigmatique du corps comme enveloppe et comme contenant. Je – au sens de la masse de mon corps – suis menacé ou confortablement abrité, je risque le morcellement, la pénétration, j'accepte ou je refuse le contact, j'ingère et je rejette, j'échange de l'air, des fluides, des excréments. Les troubles de l'asthmatique ou du schizophrène sont de cet ordre.

Ce thème, pourtant essentiel à la clinique des psychoses, n'apparaît pas dans les textes de Binswanger, du moins ceux qui m'ont été accessibles. Il sera développé par M. Klein, Winnicott, G. Pankow, mais est-il inconnu vers 1930 dans l'entourage de Binswanger ? Dès 1915 Freud donne des outils de pensée pour distinguer un intérieur et un extérieur : les excitations internes sont celles que je ne peux fuir, je peux mettre à distance ce qui me gêne dans l'environnement, je ne peux m'écarter de moi-même (*Métapsychologie*, chap. I, trad. Gallimard, p.15). Risquons une hypothèse : la phénoménologie a fait un tel effort pour dépasser l'idée simpliste de l'esprit ou du moi comme une boîte, comme quelque chose à l'intérieur, un tel effort pour éviter la dualité moi-monde extérieur (voir *Med. Cart.* § 10 par exemple, voir encore les reproches de Heidegger à Husserl en 1925, in *Prolegomena zur Geschichte des Zeitbegriffs*), qu'elle a négligé la considération du corps comme enveloppe et contenant. Husserl préfère décrire la présence du moi à son corps comme une domination et un contrôle (walten und schalten).

Une topographie clinique même très élémentaire ne paraît pas pouvoir se passer de l'alternance entre l'intérieur et l'extérieur. Si l'on complète la liste de termes proposée par Binswanger dans ces pages de son rapport de 1932 on aurait donc à peu près :

ici / là-bas, loin / près, vers où / à partir de quoi, dedans / dehors.

(Mais avec cette introduction de la question du corps comme enveloppe, j'ai bien conscience de perturber l'ordonnement de l'exposé de Binswanger.)

L'espace de la tonalité affective (Stimmung)

Nous abordons le point le plus original et le plus difficile de la pensée de Binswanger sur l'espace. La suite du mémoire de 1932 porte sur le « gestimmter Raum », sur « l'espace affectif » ou « affecté », la traductrice a choisi « l'espace thymique » (en suivant la vieille dénomination courante en psychopathologie où l'on parle de troubles thymiques pour les troubles de l'humeur). Il sera donc question d'humeur et pourtant il s'agit encore d'espace. Binswanger entraîne dans une navigation à travers des eaux plus périlleuses.

Jusqu'à présent, avec ce que j'ai appelé la topographie élémentaire, il était plutôt question d'orientations et de désorientations, de déformations de l'espace, de distorsions ; désormais il sera question d'un certain rapport global, vital, entre le moi et le monde : l'espace de l'ennui, l'espace de la fête, l'espace de l'angoisse.

Ces analyses sont peut-être plus facilement compréhensibles par des architectes, des danseurs, des peintres. L'architecte sait que les édifices, les volumes à construire ont une force expressive, une qualité d'ambiance ou de présence (p. 88).

Le chorégraphe a conscience de créer un espace d'une qualité différente, un espace qui n'est plus organisé par des buts, des projets, des fonctions, un espace où l'orientation est plus libre et ouverte, où largeur, hauteur et profondeur ont un sens nouveau (p. 97-99). L'espace de la danse est une certaine sorte d'espace thymique: sans orientation de but, il est offert comme un éventail de possibilités toutes permises et valorisées. Dans l'espace optique usuel la marche en arrière est ressentie comme pénible. Ici au contraire aucune direction n'est privilégiée, pas de marche décidée vers l'avant, pas d'affrontement, pas non plus de fuite. On pourrait parler de flottement ou de prise de possession ample et libre.

Enfin le peintre s'essaie à rendre des traits de spatialité comme l'ampleur, ou le resserrement, ou l'épanouissement, ou le rythme (mais que peut bien vouloir dire le rythme d'un paysage ?).

La visée de Binswanger est d'abord une visée clinique. Il faut parvenir à rendre compte de l'expérience particulière de l'espace qui est celle du schizophrène ou du maniaque. Les analyses de la désorientation sont très utiles pour pas mal de maladies organiques ; ici, avec les psychoses et les troubles graves de l'humeur, il faut aller au-delà et s'intéresser à des

traits plus énigmatiques de la spatialité. On passe des problèmes d'orientation aux problèmes de valorisation affective, de tonalité.

La notion d'ancrage psychique peut servir de pont d'un domaine à l'autre. Dans l'analyse topographique nous avons parlé de l'ici absolu du corps, puis du point d'appui des mouvements et des plans stables de référence pour préparer un geste. Ce sont toujours des « à partir de quoi », des assises, des stabilités. Dans le registre affectif ou tonal (ou thymique), l'ancrage est un problème encore plus fondamental : où est le séjour, la demeure, le chez soi à partir duquel la vie est possible ? (p. 103) Quel est le lieu stable d'où s'origine un comportement et un avenir ? Comment décrire la perte d'assise de tel malade ? Comment analyser la défaillance d'un ancrage psychique ?

Par exemple on traitera du problème suivant : la schizophrénie et l'accès maniaque sont tous deux liés à un certain nivellement de l'espace, à une perte de relief et un rétrécissement des distances ; mais comment les distinguer, comment caractériser différemment schizophrénie et manie dans leur rapport à l'espace ?

Binswanger prévient (p.81) que désormais il s'agit d'une forme de spatialité que les sciences ont regardée avec mépris comme non-scientifique. Il sera question de Gemüt, de Stimmung, toutes sortes de termes vagues. Et les citations, les évocations qui suivent sont empruntées à des auteurs sulfureux et peu scientifiques comme Herder, Goethe ou Saint Augustin. Le spectre des références et des exemples s'élargit indéfiniment : rêves, poésies, textes religieux, dessins, théâtre, ethnologie. Binswanger évoque ici, à propos d'exemples de spatialité onirique ou hallucinée, des tableaux d'Alfred Kubin ou d'Odilon Redon, et la discussion de Cassirer sur l'espace « magico-mythique » (p. 108-109).

Un premier trait de cette spatialité « thymique » est son caractère dynamique. L'orientation prend une signification positive ou négative (un mathématicien dirait que la direction a désormais non seulement une droite de référence mais aussi un signe positif ou négatif). L'expérience de la chute sert à plusieurs reprises de paradigme pour expliquer ce dont il est question. Le haut et le bas sont différenciés par la pesanteur, selon une certaine sorte d'orientation : l'espace de l'ici corporel, celui du mouvement, sont déjà des espaces orientés,

mais au stade ultérieur dont il est question désormais, la notion d'orientation prend un sens plus vaste et plus difficile à cerner. La pesanteur est une orientation qui dépasse le corps propre et l'individu, elle prescrit une direction à l'univers et une valorisation. Mais les chutes dont il s'agit dans les rêves et dans les troubles psychotiques sont des chutes « métaphoriques », on ne sait plus très bien ce qui tombe, ni dans quel espace ça tombe.

Car le trait le plus essentiel et le plus surprenant de cette spatialité nouvelle c'est l'indistinction du subjectif et de l'objectif : le moi et le monde sont indistincts (« Je et monde forment maintenant une unité » p.89). Prenons par exemple l'angoisse. Etymologiquement angoisse désigne une étroitesse, un resserrement, mais resserrement de quoi ? Nous sommes en deçà du subjectif et de l'objectif.

Pour étudier cette sorte mystérieuse de spatialité, Binswanger s'est donné un outil phénoménologique décisif : la *Stimmung* de Heidegger. La frontière avec la topographie élémentaire du corps et des mouvements, (dont nous avons rendu compte plus haut), est représentée par l'introduction de la notion de *Stimmung*. *Stimmung* est un mot vertigineux, impossible à rendre simplement ; sur son versant objectif, c'est une atmosphère ou un climat, sur son versant subjectif, c'est l'humeur. Le problème est que la *Stimmung* est les deux à la fois, elle désigne à la fois le climat et l'humeur, elle énonce un accord ou un désaccord foncier entre moi et le monde (*Stimmung* musicale), une accroche primitive qui permettra ou interdira ou colorera une perception et une action. On peut dire symétriquement : le monde m'affecte par son climat et en même temps j'affecte le monde de mon humeur. Pour rendre *gestimmter Raum*, la traductrice du rapport sur l'espace a choisi « espace thymique », on pourrait proposer aussi « affectif » ou « affecté », ou « tonal » (en suivant la trad. de Martineau). Si c'est à la fois un climat et une humeur, c'est que la *Stimmung* précède toute distinction entre objectif et subjectif, elle offre le terrain ou l'ambiance encore indistincts sur le fond desquels se présenteront des choses externes et une subjectivité (Henri Maldiney, *Regard, parole, espace*, L'âge d'homme 1973, p. 92-94). Dans l'espace de la *Stimmung*, écrit Binswanger, « Je et monde forment une unité » (p. 89) et il cite deux vers de Goethe :

« O Dieu, comme le monde et le ciel se resserrent
quand notre cœur se serre dans ses limites » (p.90)

Le mot et l'idée de *Stimmung* viennent de Heidegger, et c'est un point sur lequel il a paru s'écarter fortement de son maître Husserl, à qui auraient échappé les phénomènes

d'humeur et d'affect, et qui aurait, dit-on, persévéré dans le privilège abusif d'une phénoménologie intentionnelle objectivante. Voir Martin Heidegger, *Etre et temps*, § 29 (trad. Martineau p. 113 sqq, avec les commentaires de Jean Greisch, *Ontologie et temporalité*, PUF 1994, p. 176 sqq. Cet écart prétendu entre Heidegger et son maître est un legs d'une certaine tradition de lecture, et on gagnerait, me semble-t-il à étudier de plus près ce que Husserl propose pour décrire et analyser la force affective, les modes de la passivité, etc.)

Tout cela est bien métaphorique, dira-t-on. Mais il faut aller plus loin : nous sommes aux racines même de toute métaphore. L'indistinction du subjectif et de l'objectif, de l'humeur et du climat, rend possible, justifie la perméabilité de plusieurs registres l'un à travers l'autre. La spatialité thymique est si l'on peut dire, magique. Le monde a la couleur de mes humeurs, et inversement. Les qualités des choses s'échangent comme dans les Correspondances de Baudelaire (ou dans la poétique de Bachelard, que Binswanger cite expressément). Couleur et lumière expriment un poids ou encore une dureté, la largeur et l'étroitesse expriment le désespoir ou la jubilation.. Chute signifie déception, alors que flottement paisible ou élévation indiquent la joie (p.105). Le vide de l'espace est d'abord ce que les poètes ou les religieux ont appelé le vide du cœur. (L'expérience du schizophrène ou de l'utilisateur de la mescaline)

L'espace affectif ou affecté se déploie selon plusieurs « dimensions » dynamiques :

Etroitesse, ampleur ;

Plein/vide

Hauteur/chute

On découvre même dans la description donnée par Binswanger comme l'ébauche d'une sorte de physique métaphorique : poids, résistance, dureté, vide. La solidité et les relations entre les choses dans cet espace s'organisent en une Nature globale, traversée d'analogies et de forces, heureuses ou effrayantes. Géométrie, physique, psychologie paraissent se confondre. (Nous ne sommes plus très loin de la Naturphilosophie, de Novalis, Baader, la physique de Goethe ; mais contrairement aux Romantiques Binswanger ne prétend pas faire une physique concurrente de celle de Galilée et Newton.)

Rétrécissement des distances et toute-puissance maniaque.

La première fécondité de ces descriptions est dans leur application à des formes de trouble ou de maladie. Par exemple nous voulions pouvoir différencier l'espace de la schizophrénie et l'espace de la manie. Dans les deux cas : rétrécissement et nivellement, perte du relief et de la distance. Mais dans la schizophrénie la proximité est dangereuse, le monde extérieur est plein de présences trop proches et menaçantes, comme on dit : tout respire la terreur. (avec encore cet échange surprenant entre le moi et le monde : qu'est-ce qui « respire » ?) Dans la manie, les analyses subtiles de Binswanger montrent que la spatialité maniaque est rétrécie d'une autre manière. Tout est proche, rapidement à portée, tout est possible et accessible. Les tâches à accomplir sont toutes aisées, avec un sentiment de toute puissance et une allure générale de bondissement ou de sautillerment (C. Gros Azorin parle de zapping). Rien ne compte plus vraiment parce que tout est là, à portée de main, dans une atmosphère globale de fête. (Voir *La Fuite des idées*, repris dans d'autres œuvres, même tardives comme *Manie et mélancholie*).

Ce sont deux formes différentes de rapport à l'espace ou de production d'une spatialité. La manière d'exister bondissante et sautillante du maniaque, pour qui tout est proche, accessible et possible, implique un certain rétrécissement de l'espace (et une accélération du temps) qui ne sont pas du tout comparables à l'angoisse schizophrénique.

On a ainsi caractérisé une sorte de style global de chacune de ces pathologies, une « forme d'existence » ou un mode d'être propre à chacune d'entre elles. On a défini une « direction de sens » générale ou globale, selon laquelle les symptômes peuvent s'interpréter. Binswanger affirme avoir atteint un résultat très important s'il est parvenu à déterminer une forme d'existence bien définie pour la manie, une autre pour la schizophrénie, etc. Et au sein de chacun de ces « styles de vie », on peut trouver une certaine sorte de rapport à l'espace ou de production de spatialité. Mais le lecteur se pose quelques questions inquiètes : quelle méthode faut-il suivre pour définir ces « modes d'être » ? Peut-on les multiplier ? A quoi reconnaît-on un mode d'être ou un style bien déterminé ?

Retour à Husserl ?

Dans les deux morceaux distincts que nous avons présentés, l'étude de la désorientation et celle de l'espace affectif, les outils phénoménologiques sont différents. Pour

simplifier : Husserl vient d'abord , avec l'analyse de l'orientation :l'ici, le corps propre, les kinesthèses ;Heidegger est venu ensuite, offrant des outils nouveaux comme la Stimmung, la spatialité de l'humeur et du climat, de l'ancrage tonal dans la vie et le monde.

Mais Binswanger, qui a été comme beaucoup d'autres dans cette génération fasciné par Heidegger, n'en est pas resté là. Il a entrepris une critique de Heidegger .D'abord vers 1935-40, il a proposé de remplacer le Sorge « lugubre » de Heidegger par la Liebe , il a développé toute une théorie de l'être ensemble dans son livre *Grundformen und Erkenntnis menschlichen Daseins* (1942), en s'inspirant notamment de Jaspers, de Scheler et de Buber .

Ensuite il a effectué ce que certains ont appelé un retour à Husserl (1960 *Manie et mélancolie*,1965 *Délire*). Pourquoi ce tournant ultime de Heidegger à Husserl ? Heidegger lui est apparu trop global et trop dramatique (les modes d'être du Dasein ne sont plus des outils suffisants et assez rigoureux). Il faut en venir à analyser plus finement la constitution des objets, la constitution du réel. Binswanger définit cette progression par deux termes parallèles : en revenant de Heidegger à Husserl, on tente de régresser de la Daseinstruktur (structure d'existence) à l'Erfahrungsstruktur (structure d'expérience), de la détermination globale de modes d'existence à la description des étapes et niveaux de l'expérience.

Il faut s'essayer à une phénoménologie plus sobre et plus patiente, attentive surtout à « l'enchaînement » des vécus mentaux. Comment le malade et l'homme bien portant organisent-ils le tissu de leur vie mentale, comment, dans ce tissu des vécus mentaux, des choses ou un monde peuvent-ils émerger avec leur poids de réalité ? Comment une conscience expérimente-t-elle les formes élémentaires de présence, de souvenir, de présomption ? Binswanger a tenté ainsi de décrire, à l'aide du dernier Husserl, l'organisation (et la désorganisation) de l'accès au monde et à la réalité, depuis les « synthèses passives » du flux temporel et de la saisie perceptive, avec les allers et retours temporels qui dans l'expérience sont indispensables à une saisie objective des objets et des évènements.

Ces derniers textes sont plutôt des analyses de l'expérience du temps, de l'enchaînement des vécus dans l'expérience, et de l'accès à la réalité dans les synthèses passives. L'espace dans ces textes ne fait plus partie des thèmes de premier plan, ni la Stimmung. On peut regretter que ce retour à Husserl n'ait pas été jusqu'à une reprise et une réinterprétation de la spatialité – et en particulier de la spatialité affectée – dans le cadre méthodologique plus sobre et plus rigoureux des derniers écrits de Binswanger. Etait-ce possible ?